

Les Etudes genre, un dynamisme hors normes

GENÈVE • Le vernissage du livre «*Le féminisme change-t-il nos vies?*» ce soir à Uni-Mail annonce une actualité riche produite par le département des Etudes genre de Genève. Analyse d'un succès.

l'émili
e

NATHALIE BROCHARD

Un ouvrage de synthèse, des cycles de débats et d'interventions avec des spécialistes mondialement connus (Judith Butler a confirmé sa venue au printemps 2012), les Etudes genre de Genève sont à l'avant-garde et leur dynamisme leur vaut une visibilité certaine. De la reconnaissance aussi, y compris de l'étranger.

Delphine Gardey, directrice du département l'explique par «la force des réseaux, le cumul des expériences et des espaces d'échanges dans différentes universités, différents pays». Quant à l'événement organisé autour de l'œuvre de la philosophe Butler, à savoir une conférence et un colloque, il a été conclu lors d'une rencontre à Paris: «Elle a tout de suite dit oui. C'est aussi parce que sa traductrice en français Cynthia Krauss est à Lausanne et parce qu'elle-même n'est jamais venue en Suisse», déclare Delphine Gardey.

Pour expliquer la force de cette équipe genevoise, il y a cette volonté d'ouverture et d'échanges mais aussi ce terrain commun que constitue l'approche empirique. L'expérimentation, le terrain font

partie intégrante de la démarche pour ces chercheuses qui sortent du cocon douillet de l'Université.

«Nous sommes spécialisées en sciences sociales, en études genre et en théorie féministe», précise la directrice, qui ajoute que «cela nous différencie de Paris VIII qui a le département le plus ancien d'études féminines créé par Hélène Cixous. Là-bas, les chercheuses étaient beaucoup plus axées sur les sciences du texte, c'est-à-dire la philosophie, la psychanalyse...».

«Espace intermédiaire»

Ce rapport au dehors et les échanges avec la militance – qui a construit des savoirs non académiques – permettent de nouvelles avancées. La politiste Lorena Parini, maître d'enseignement et de recherche aux Etudes genre de Genève, dit qu'elle est venue «à la militance plus active, après être entrée aux Etudes genre». Pour Julia Hasdeu, anthropologue dans ce département, «il est important que le savoir qu'on produit ne reste pas enfermé».

Le livre *Le féminisme change-t-il nos vies?* a justement été publié dans «une collection qui propose un espace intermédiaire entre les mondes académiques et militants ou associatifs, approprié aux

questions féministes», selon Delphine Gardey, qui ajoute que «c'était pour nous une dynamique collective».

«Enjeu enthousiasmant»

Les étudiant-e-s commencent à s'intéresser de près à ce département susceptible d'apporter un élément nouveau à leur CV. De nombreuses multinationales, les organisations internationales, gouvernementales ou non, estiment en effet qu'une connaissance en genre est indispensable pour postuler. Du coup, la formation continue proposée par les Etudes genre genevoises ne désemplit pas. Pour les enseignant-e-s, l'enjeu est enthousiasmant. Julia Hasdeu constate que, «même si cette transmission de savoirs parfois dérangeant est délicate, il y a toujours quelque chose de l'avant-garde et c'est ce qui est excitant intellectuellement».

Rendez-vous est donc pris avec cette équipe qui repousse les limites et ouvre de belles perspectives au débat. A commencer par la question posée lors de la conférence de ce soir: Comment articuler savoir et militantisme? I

Conférence du lundi 14 novembre 2011, 18h15-20h, Salle MS160, Uni Mail, entrée libre.

Le féminisme change-t-il nos vies?, sous la direction de Delphine Gardey, Ed. Textuel, Paris, 2011, 144 pages



Delphine Gardey, directrice des Etudes genre de Genève. JOANNE OSBERT

INTERVIEW

L'art de vivre de Mami Kotak

PROPOS RECUEILLIS À NEW-YORK PAR
CHRISTELLE GÉRARD

L'artiste Mami Kotak, connue pour avoir mis en scène la perte de sa virginité lors d'une performance artistique, ne se contente plus de rejouer les moments forts de sa vie. Le 25 octobre, elle a fait de son accouchement une œuvre d'art visible au public dans une minuscule galerie de Brooklyn, le Microscope.

Comment vous est venue l'idée d'accoucher dans une galerie?

Cela fait dix ans que ma vie quotidienne est devenue une performance artistique. J'ai tout fait: reconstituer le bac à sable de mon enfance, rejouer la perte de ma virginité dans une Plymouth bleue, les violences familiales auxquelles j'ai dû faire face, la perte de mon grand-père... Alors quand j'ai appris que j'étais enceinte, j'ai pensé que je devais faire cette performance, parce que donner la vie est certainement le moment le plus important d'une existence.

A-t-il été difficile de trouver une galerie intéressée par votre projet?

Je ne voulais pas seulement filmer la performance, je voulais la faire dans un lieu où je me sens bien. J'ai rencontré les galeristes de Microscope lors d'une de mes précédentes expositions. Ils étaient très intéressés par mon travail et m'ont dit: «Pourquoi



Mami Kotak dans la piscine d'accouchement où elle a mis au monde Ajax.
CHRISTELLE GÉRARD

n'accoucherais-tu pas à la galerie?» Je leur ai répondu: «J'espère que vous ne baguez pas, parce que j'ai bien envie de le faire!»

A quoi pensiez-vous lors de l'accouchement?

Au début, je regardais les personnes présentes, afin de partager cette expérience. Puis, c'est le corps qui était à l'œuvre, le processus m'a dépassée. Mais après l'accouchement, toutes les personnes sont restées, ma sœur et mes amis qui n'avaient pas pu être là à temps sont arrivés. Des personnes du quartier nous ont également rejoints. C'était très chaleureux et très intime.

Cette performance avait-elle pour but de briser les tabous entourant la naissance?

Au début, je pensais plutôt que donner la vie était l'expérience la plus significative qu'une femme pouvait avoir, et je voulais partager ce moment. C'était pour moi la plus haute forme d'art imaginable. Je ne m'attendais absolument pas aux réactions que la performance a suscitées. Elles ont été très intenses, et souvent très négatives. Et j'ai compris: l'accouchement est tabou, et tout spécialement aux Etats-Unis. Certaines femmes ont même honte d'accoucher et disent: «Je ne veux pas que mon mari me voie comme ça». Je ne comprends pas. Donner la vie, c'est le plus grand pou-

voir de la femme. Pour moi, l'accouchement ne doit pas être caché, il doit être célébré.

Les réactions venaient aussi du fait que vous exposez votre enfant...

On ne demande pas non plus aux enfants s'ils veulent naître à l'hôpital. C'est à l'hôpital que l'on exploite les enfants pour gagner davantage d'argent. Mon enfant est né de façon complètement naturelle dans une piscine d'accouchement et je n'ai pris aucun médicament. Il est né dans un environnement sain et agréable. Mais sa naissance est hors-norme, alors les gens pensent qu'il doit y avoir quelque chose qui cloche chez moi. Et il sera peu exposé, ainsi il n'y a aucune vidéo en ligne par exemple. Pour la performance «élever Baby X», je vais seulement documenter mon expérience de mère et l'exposer. Et après la première année, on verra si je continue.

Vous sentez-vous féministe?

Oui, mais au sens contemporain du terme. Je montre la vie quotidienne d'une femme non idéalisée. Je crois en le pouvoir de la femme, et son pouvoir suprême, c'est de donner la vie.

Etes-vous en représentation constante?

Je suis épanouie. Ma vie et mon art ne forment qu'un, et c'est ainsi que je veux vivre, même si ce n'est pas ce que la société veut que je fasse. I